

Train de nuit

Une nouvelle de Thérèse Fournier

Dans la pénombre où veille un néon bleu, un cœur métallique bat par saccades. De temps à autre, un cri lointain qui s'amplifie en hurlement fait battre le store contre la vitre baissée, et dans un giclement jaunâtre qui balaye le plafond, se perd dans la nuit ; puis la respiration qui s'emballe par à-coups reprend son rythme sourd.

Dehors, des chevelures sombres montent, descendent, s'éparpillent par grappes et se fondent dans une plaine noire où glissent des points rouges, qui s'agglutinent en files, et se dispersent le long d'une étendue épaisse et vaguement mouvante derrière laquelle se dresse un échafaudage lumineux qui, abaissant ses membres, rampe et s'aplatit dans l'ombre.

Puis apparaît au loin, dans un halo bleuâtre, l'écume d'une gigantesque marée phosphorescente, vers laquelle cheminent des pylônes enserrés dans un réseau de câbles parcourus de météores multicolores. Des tours surgissant çà et là se regroupent en îlots, ondulent en larges tentacules, et plongent dans une houle scintillante sur laquelle clignent des spectres électriques.

Sous les portiques surmontés de vastes pancartes fléchées, entre les rangées de lampadaires à têtes courbes, s'écoulent des faisceaux de voitures qui ralentissent peu à peu et s'immobilisent en longs serpents de métal bariolé.

Dans la masse des toits hérissés de silhouettes d'acier, jaillissent les éclairs acidulés des rues martelées d'enseignes ; un bataillon d'immeubles montant lentement disparaît en haut d'un rempart de pierre contre lequel se lèvent et s'abaissent des signaux orange et verts ; au-dessus, entre les balustres, vacille la lueur des cafés. Des visages collés contre des vitres défilent, puis apparaît, sous une horloge à face blanche, une lagune de béton.

